L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN 30 JUILLET 1851.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE.
No. 83, rue de Chartres.

Journal Officiel de l'Etat, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Commerce.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 30 JUILLET.

Il est facile de s'avancer hier contenant sur les colonnes de l'Abeille un article qui n'émanait point de l'organe en chef de la partie française, rédigé par une grave indisposition. Cet article semble donc point l'opinion du journal. Cette manière et nous venons le déclarer sans des conséquences qu'on en a voulu

MILLARD FILLMORE

La convention whig réunie à Baton Rouge, a proclamé MILLARD FILLMORE pour candidat whig à la prochaine élection présidentielle. Nous approuvons de tout notre cœur le choix de la convention : à notre avis, le président appartient de droit à celui qui a fait ses preuves, à l'homme d'état supérieur et réfléchi, ferme et conciliant, qui a vécu, qui pâlit expérimenté et instruit à se vivre et contourner si habilement d'écueils menaçants sur une mer orageuse par la tempête politique, à cette colonne ébranlée de la Constitution, à ce soldat courageux d'une popularité éphémère et douteuse. A nos yeux, tout est propice en faveur des mondes possédés par Calhoun et Taylor *sont morts* et providentiellement, et c'est aussi providentiellement que Fillmore a été appelé à leur succéder.

Nous savons bien que nous avons en civilisés, bien sûr et en intelligence que les Anglais n'avait pas au besoin de recourir à la vieille Angleterre, car il n'oublie jamais qu'elle lui a donné ce qui est à ses yeux le premier des titres et des honneurs, le titre de citoyen britannique. Dans vingt ans d'ici la Nouvelle Zélande sera une grande nation comme la nation anglo-américaine. Elle aura ses industriels, ses commerçants, ses flottes, ses armées, ses hommes d'état, et tout cela aura été formé de l'écume de la société anglaise. Comment ce peuple ne serait-il pas fier quand seul, parmi tous les autres, il peut arriver à de pareils résultats et légiuner ainsi cette orgueilleuse parole de Fox : "Les îles britanniques sont la capitale de l'Angleterre."

Toute comparaison entre l'Angleterre et la France serait puérile, pour ne pas dire coupable. Le génie des deux peuples est essentiellement différent. Chacun vaut par les qualités qui lui sont propres. Nous sommes, nous, le peuple poli, artiste, mannonnaire et chercheur; l'Anglais est le peuple industriel, pratique et organisateur. Nous agissons par l'idée; lui, par l'application. Ce qui pourrait nous être permis, tout au plus, ce serait de risquer une comparaison entre Londres et Paris. En voyant cette activité industrielle et commerciale des bords de la Tamise, et en nous souvenant du goût et de l'utilité qui régnent sur les rives de la Seine, nous dirions alors, dans une métaphore peut-être un peu forcée, que Londres est la cuisine de l'univers, et que Paris en est le salon.

EDMOND TEXIER.

Chronique Locale.

TERRIBLE ACCIDENT—Un accident déplorable vient de jeter le deuil dans une des familles les plus respectables de notre communauté. En effet de M. C. Jumonville Devilliers, âgé d'environ neuf ans, étant allé faire une partie de plaisir au lac avec sa famille, s'est noyé en se baignant. Après d'actives recherches on est parvenu à découvrir son cadavre qui a été transporté en ville. Ses funérailles ont eu lieu hier soir.

L'oculiste Alexandre, appartenant à M. Walker, accusé d'avoir blessé d'un coup de pistolet une fille de couleur nommée Caméla Dizon, a été envoyé lundi dernier, par l'alderman Eitor, devant la 1ère Cour de District.

Les dames d'Alger ont présenté, lundi dernier, un magnifique drapeau à l'Association des Artisans. La présentation a été faite par Mlle Baraize qui a prononcé un admirable discours. Cette cérémonie s'est terminée par un grand bal auquel assistait l'élite de la société d'Alger.

VOL—Alonzo Whitemore alias White, accusé d'avoir volé un paquet de linge dans le bureau de A. F. Field, a été envoyé hier par le recorder Genois, devant la Première Cour de District.

UN MAUVAIS SUJET—Mathias Voegely a fait hier un affidavit devant le recorder Genois, par lequel elle déclare que son mari a l'habitude de la battre avec tant de violence qu'elle craint pour ses jours. Un mandat d'arrêt a été lancé contre l'accusé.

ABUS DE CONFIANCE—Le nommé Carl Woolman, a été accusé hier devant le recorder Genois, de s'être, sous de faux prétextes, approprié d'une montre en or, appartenant à Henry Doitzer. L'affaire n'a pas encore été examinée.

— Jas. Barry et Francis Hoger, accusés d'assaut et batterie, ont été envoyés par le recorder Genois, à la Première Cour de District.

ASSAUT ET BATTERIE—Elizabeth Williams f. c. l. est venue se plaindre hier au recorder Genois, d'avoir été battue par une nommée Eliza Green. Un mandat a été décerné contre l'accusée.

—John Johnson et Thomas Smith, ont été traduits hier devant le recorder Genois, pour avoir porté des armes cachées ; ils ont été condamnés pour cette affaire à payer une amende de $50, où à défaut à un emprisonnement de trente jours dans la maison de travail. Ils ont en outre été accusés d'être vagabonds incorrigibles, et comme tels, ont été envoyés à la Première Cour de District.

— Robert Robertson a été envoyé hier à la Première Cour de District, pour avoir assailli et battu Nancy Taylor, dans la rue de la Douane.

VOL—Thomas Baker a été traduit hier devant l'alderman Hawthorn, sous la prévention d'avoir volé une montre et un chapeau à P. Garrick. Lors de son arrestation il était muni d'un rossignol. Il a été envoyé à la 1ère Cour de District.

Manuel Cannin a été envoyé hier devant la 1ère Cour de District pour avoir commis un assaut et batterie sur la personne de Geo. Libote.

B. Goldstein a été examiné hier sous la prévention d'avoir vendu, dans son cabaret situé dans la rue du Cirque, des liqueurs spiritueuses à des esclaves. L'alderman Hawthorn a envoyé l'accusé devant la 1ère Cour de District.

Une femme de couleur nommée Marie a été accusée hier, devant le recorder Genois, d'avoir recélé une esclave marronne appartenant à L. Prévost. L'affaire n'a pas encore été examinée.

FEUILLETON.

LES SEPT PÊCHES CAPITAUX.

L'AVARICE.

ROMAN PAR EUGENE SUE.

Les Millionnaires.

III.

Mariette s'aperçut bientôt que sa marraine s'était endormie. Suspendant alors son ouvrage sur le métier, la jeune fille, qui jusqu'alors avait couvé du regard la lettre de Louis Richard (le lit de l'écriteau public), lettre posée sur ses genoux, la décachète et l'ouvrit. Vaine et pénible curiosité ! car, nous l'avons dit, la pauvre ouvrière ne savait pas lire. Aussi, cet écriteau à la loi plus touchant et plus pénible que de voir la jeune fille contempler avec un vif battement de cœur ces caractères pour elle incompréhensibles ; elle remarque seulement, avec un mélange d'inquiétude et d'espoir, que la lettre était très courte.

Cette lettre si courte et si *pressée*, ainsi que le marquait l'enveloppe visible à un coin de l'enveloppe, annonçait-elle une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

Marietta, les yeux fixés sur le mystérieux écrit, se perdait en conjectures, songeant qu'évidemment une lettre si brève, après une assez longue séparation, annonçait quelque chose d'inattendu, soit un prochain retour, car si Louis devait arriver presque en même temps que sa lettre, n'aurait-il pas eu besoin d'écrire, soit une nouvelle inquiétante qu'on lui avait laissé pas à Louis le temps de s'expliquer longuement.

Ces poignantes perplexités firent éprouver à Marietta un des mille tourments auxquels sont exposés les infortunés que le malheur ou l'abandon destinent d'une éducation première. Tenir la, dans sa main, sous ses yeux, quelques lignes qui vous apportent la joie ou la douleur, et ne pouvoir pénétrer ce secret ! être obligé d'aller demander à un étranger de lire ces lignes et de recevoir de sa bouche au moins indifférente l'annonce d'une nouvelle à laquelle votre vie est pour ainsi dire suspendue !

Telles étaient les réflexions de Marietta. Ses angoisses augmentèrent bientôt à leur comble ; aussi, voyant sa marraine continuer de dormir, elle résolut, au risque d'être cruellement traitée si son retour (les bons moments de Mme Lacombe étaient rares), elle résolut de quitter cette l'écriteau public. La jeune ouvrière se leva de sa chaise avec précaution afin de ne pas éveiller la malade ; au moment où elle s'approcha de la porte, en marchant sur la pointe du pied, elle lui soudain arrêtée par une pensée désolante.

Elle ne pouvait faire lire sa lettre à l'écriteau public sans lui demander d'y répondre, réponse peut-être impossible pour le contenu de la lettre de Louis ; il faudrait donc encore payer le vieillard, et Marietta ne possédait plus que ce qu'il lui fallait pour acheter le pain de la journée, pain qu'elle devait aller chercher à la boulanger, déjà crédancier d'une vingtaine de francs, refusant d'ouvrir un nouveau crédit. Marietta avait touché la veille *sa semaine*, ne montant qu'à quinze francs, les soins qu'elle donnait à sa marraine absorbant une partie de son temps. La plus grande partie de cette modique somme avait été employée à rembourser la moitié de quelques avances et à donner un à-compte sur le blanchissage ; il ne restait à Marietta que vingt-cinq sous sur lesquels elle avait déjà prélevés les frais de sa correspondance avec Louis.

En présence des besoins de sa marraine, et de sa position déjà si obérée, la pauvre enfant se reprochait cette dépense épistolaire comme une prodigalité coupable.

L'on sourira peut-être de pitié à la peinture de ces angoisses navrantes, de ces cruelles réminiscences contre soi-même à propos de deux ou trois pièces de 50 centimes.... Hélas ! ni vingt pièces de pareille somme pour le malheureux, une augmentation de 20 sous sur son salaire lui permettait souvent de soutenir son existence au lieu de mourir un peu chaque jour et de sentir sa vie s'épuiser, se tarir dans une sorte d'agonie vivante, état dangereux entre la maladie et la santé, qui conduit prématurément tant de gens au tombeau.

Marietta, afin de s'épargner un surcroît de dépense, songea d'abord à faire lire la lettre de Louis par la portière, mais craignant le bavardage et peut être les railleries de cette femme. Dans sa délicate susceptibilité, la jeune fille s'effraya, et elle préféra accomplir un pénible sacrifice. Il lui fallait une robe d'une jolie étoffe, qu'elle avait achetée au Temple et retaillée à sa taille, elle la conservait, ainsi qu'on dit, pour les *grands jours* ; deux ou trois fois seulement, elle l'avait portée pour se faire belle et sortir avec Louis. Marietta mit en soupirant sa jolie robe dans un petit cabas de paille, y joignit quelques bas de soie, afin de porter le tout au mont-de-piété. Tenant d'une main son petit paquet et marchant légèrement, afin de ne pas troubler le sommeil de sa marraine, la jeune ouvrière atteignait la porte, lorsque Mme Lacombe fit un mouvement et s'éveillant à demi, murmura :

—Allons !.... elle sort encore !.... et.... Mais elle n'achève pas, et retomba dans son assoupissement.

Marietta, profitant de cette circonstance, resta un moment immobile et muette, puis ouvrant la porte avec la plus grande précaution, elle sortit, retira la clef, qu'elle déposa en passant chez la portière, et se rendit en hâte au mont-de-piété. On lui prêta cinquante sous sur sa robe et son fichu. Munie de cette somme, Marietta courut au Charnier des Innocens, afin d'y revoir l'écriveur public.

Depuis le départ de Marietta, et surtout depuis qu'il avait pris connaissance de la lettre que son fils lui avait écrit de Dreux dans la matinée, le vieillard réfléchissait, avec une anxiété croissante, aux entraves que pouvait apporter à ses projets le secret que le hasard lui avait fait découvrir lors de son entrevue avec la jeune fille. Soudain, il la vit paraître de nouveau à la porte de son échoppe. Ne cachant pas sa surprise, mais diminuant les vagues inquiétudes que lui causait le retour subit de sa cliente, l'écrivain lui dit :

—Qu'est-il, mon enfant ! Je ne m'attendais pas à vous revoir si tôt !

—Monsieur,—répondit Marietta en tirant de son sein la lettre qu'elle avait reçue,—voici un mot de M. Louis ; je viens vous prier de me la lire et d'y répondre, si cela est nécessaire.

Et la jeune ouvrière, palpitant d'inquiétude et de curiosité, attendit la lecture des quelques lignes de Louis. L'écrivain public, qu'elle ne quittait pas du regard, lut en un instant cette courte missive, cacha difficilement la contrariété qu'elle lui fit éprouver ; puis, soudain, feignant un douloureux étonnement, il déchira la lettre, à la grande stupeur de Marietta, et s'écria :

—Ah ! pauvre enfant !

Et il jeta les morceaux de la lettre sous son bureau, après les avoir froissés entre ses mains.

—Monsieur,—dit Marietta en pâlissant,—que faites-vous !

—Ah ! pauvre enfant !—répéta le vieillard d'un air consterné.

—Oh ! mon Dieu !—murmura la jeune fille en joignant les mains,—il est arrivé malheur à M. Louis !

—Non, mon enfant, non ; mais ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de l'oublier.

—L'oublier !

—Oui, croyez-moi, renoncez à de trop chères espérances.

—Comment ! M. Louis .... Que lui est-il donc arrivé, mon Dieu !

—Tenez, ma pauvre enfant, c'est quelque chose de bien triste que l'ignorance, et cependant, en cette occasion, je vous prémunirais de savoir lire.

—Mais, monsieur, qu'il y a-t-il dans cette lettre !

—Il ne faut plus songer à un mariage désormais impossible.

—M. Louis m'écrit cela !

—Oui, en faisant appel à la générosité, à la délicatesse de votre cœur.

—M. Louis me dit de renoncer à lui, et qu'il tenonce à moi !

—Hélas ! oui, pauvre enfant ! Allons, de courage, de la résignation !

Marietta devint pâle comme une morte, garda un moment le silence, pendant que de grosses larmes coulaient de ses yeux ; puis, se baissant soudain, elle ramassa les morceaux de lettre, en les remis à l'écrivain, et lui dit d'une voix altérée :

—Monsieur, j'aurai le courage de tout entendre : ajustez ces morceaux ; écoute.

—Mon enfant, croyez-moi, n'insistez pas, je vous en supplie !

—Monsieur, lisez ! par grâce, lisez !

—Mais ....

—Ignorer ce que dit cette lettre, si pénible qu'elle une soit à entendre .... ah ! tenez, monsieur, ce serait à en mourir !

—Je vous ai fait connaître le sens de ces lignes ; épargnez-vous un nouveau coup.

—Monsieur, ayez pitié de moi ! Si, comme vous me l'avez dit, je vous inspire quelque intérêt, lisez ! au nom du ciel, lisez ! Que je sache au moins toute l'étendue de mon malheur. Et puis il y aura peut-être une ligne, un mot de consolation.

—Allons, pauvre enfant, puisque vous l'exigez,—dit le vieillard en rajustant les morceaux à côté les uns des autres, pendant que Marietta, anéantie, le traite bouleversée, attachait un regard fixe et désolé sur l'écriteau public,—écoutez donc cette lettre.

Et il lut :

"Ma chère Marietta,

"Je vous écris en hâte quelques mots ; j'ai la "mort dans l'âme. Il faut renoncer à nos projets ; il s'agit pour moi d'assurer à mon père l'aisance et le repos pour ses vieux jours. "Vous savez si j'aime mon père. J'ai donné "parole. Nous ne pouvons plus nous voir.

"Une dernière prière : je l'adresse à la délicatesse, à la générosité de votre cœur ; ne tentez "pas de me revoir ou de changer ma résolution. "Il me faudrait opter entre mon père et vous ; "peut-être, en vous revoyant, n'aurais-je plus "le courage d'accomplir mon devoir de fils. Le "sort de l'avenir de mon père est donc entre "vos mains. Je compte sur la générosité de "votre cœur. Adieu ! la douleur me fait tomber la plume des mains.

"Encore adieu, et pour toujours adieu !

"LOUIS."

Tant que dura la lecture de ce billet, Marietta aurait pu offrir à un peintre le triste modèle de la douleur : debout et immobile auprès du bureau de l'écrivain, les bras pendans, les mains jointes et les doigts entrelacés, muette, les lèvres agitées d'un tremblement convulsif, les yeux hagards et noyés de larmes qui coulaient sur ses joues, la pauvre créature écoutait encore, quoique le vieillard eût terminé sa lecture.

Le premier il rompit le silence, et dit :

—J'aime bien certain, mon enfant, que cette lettre vous fera un mal affreux.

Marietta ne répondit rien.

—Mon enfant,—reprit le père Richard,—ne tremblez pas ainsi ; ayez-vous. Tenez, buvez un peu d'eau fraîche.

Marietta n'entendit pas : le regard toujours fixe et baigné de pleurs, elle murmura machinalement, avec une expression déchirante :

—Allons, c'est fini ! tout, plus rien au monde !.... C'était trop heureux ! Ah ! je suis comme ma marraine : le bonheur n'est pas fait pour moi !

Puis, elle ajouta avec un sanglot étouffé et un accent impossible à rendre :

—Enfin !

—Mon enfant,—reprit le vieillard, involontairement ému de ce morne désespoir,—le grâce, remettez vous.

Ces paroles rappelèrent la jeune fille à elle-même, elle essuya ses yeux, et dit à l'écrivain d'une voix qu'elle tâcha de rendre assurée :

—Merci, monsieur.

Puis elle ramassa lentement sur la table les morceaux de la lettre lacérée.

—Que faites-vous donc ? lui dit le père Richard avec inquiétude.—A quoi bon conserver ces morceaux ? pour quoi faire ?